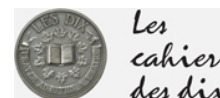


Les Cahiers des Dix



Bagatelles d'Espagne

Jean Bruchési, M.S.R.C.

Number 25, 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079940ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079940ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bruchési, J. (1960). Bagatelles d'Espagne. *Les Cahiers des Dix*, (25), 277–283.
<https://doi.org/10.7202/1079940ar>

Bagatelles d'Espagne

Par JEAN BRUCHÉSI, M.S.R.C.

D'accord avec les « Dix » et en partance pour l'île de Malte où il mettra ses pas dans les pas des chevaliers de jadis, Monseigneur Maurault me réclame un article pour le vingt-cinquième *Cahier*. Peu importe la distance qui me sépare de Montréal, peu importe la chaleur madrilène, peu importent les précautions qu'un diplomate doit prendre avant de laisser courir sa plume, et le lourd programme non seulement de chacune de mes journées, mais de trop de mes nuits . . . « Une heure de recherche au *Museo Naval* de la capitale, un petit tour du côté des archives de Simanca, une escale à Salamanque : et voilà l'article à faire ! » Donc, quelques pages de petite histoire, qui est le nom donné par les imbéciles à l'histoire vraie, s'il faut en croire le plus récent biographe de *la Royale Montespan*, M. Maurice Rat ? Oui, sans doute. Mais comment rejoindre, par ces chemins détournés, quelque épisode ou quelque personnage de l'histoire du Canada ?

Certes, il y a Champlain dont j'ai déjà parlé ici même à propos du voyage que le fondateur de Québec a fait ou n'a pas fait aux Indes Occidentales, en 1599, et du *Brief Discours* dont je ne suis plus le seul, après le regretté Claude de Bonnault, à mettre en doute l'authenticité. Un collaborateur de la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, M. L.-A. Vigneras, qui fouille patiemment les dépôts d'archives à Madrid et à Séville, est en proie à la même incertitude, sans aller aussi loin que son compatriote, Florian de La Horbe, auteur du « roman-policier » paru en avril 1959 sous le titre de *L'incroyable secret de Champlain*. Pour M. Vigneras, dont j'ai fait la connaissance il y a vingt ans, sur les bords du Lac Ouareau, et que j'ai revu à Madrid, il n'est pas impossible que la clé du mystère se trouve dans les archives des ducs de Médina-Sidonia, à Sanlucar de Barrameda, non loin de Cadix où je dînais le soir de Pâques 1960. Et c'est précisément de Sanlucar, où Champlain affirme être resté trois mois,

que les galions de Francisco Coloma, y compris le *San Julian*, appareillèrent pour les Indes Occidentales en janvier 1599.

En d'autres circonstances, je me serais présenté à la duchesse, héritière du nom et de la fortune, bien qu'elle ne soit pas, m'a-t-on dit, facile d'accès . . . J'ai commencé par lui écrire une lettre on ne peut plus respectueuse et pressante, restée jusqu'ici sans réponse. Après douze mois de séjour en Espagne, la chose ne m'étonne point. Il faut savoir attendre dans ce noble pays où même la mort va lentement, au dire du philosophe Bacon. Dans l'intervalle, Champlain ne me fournit pas le sujet d'article dont j'aurais besoin.

Mais une voix me souffle le nom d'un personnage qui était, en 1877, consul général d'Espagne pour la Confédération du Canada et les possessions britanniques et françaises de l'Amérique du Nord. Il s'appelait Premio-Real, *conde* de Lavalley Cortès, le titre a y a n t été décerné par Don Carlos III, roi d'Espagne (1716-1788), à un ancêtre, José-Antonio de Lavalley, colonel à Lima (Pérou), en reconnaissance des services rendus à la nation par une famille dont la première noblesse remonterait à l'an 718. Premio-Real de Lavalley, qui vint au Canada, naquit à Jerez de la Frontera en août 1840. Entré dans la carrière diplomatique à l'âge de dix-sept ans, il exerça diverses fonctions en Europe, en Afrique et en Asie. Ingénieur civil, grand-officier de l'Ordre d'Isabelle la Catholique, Commandeur de l'Ordre de la *Concepcion*, membre de plusieurs sociétés savantes, il aurait écrit une demi-douzaine d'ouvrages en anglais, en espagnol, en français et en italien. Le docteur Hubert Larue, dont il fut l'ami à Québec, affirme même que le consul de Premio-Real, pendant son séjour chez nous, fit paraître deux livres en langue anglaise : l'un consacré aux sciences, l'autre à la littérature. Et le noble Espagnol avait un second violon d'Ingles : la composition musicale.

Dans l'espoir de mettre la main sur des lettres ou un journal qui révéleraient les impressions du diplomate-écrivain, et d'en apprendre davantage sur son séjour au Canada, je me suis livré à quelques sondages préliminaires. D'après ce que m'a rapporté un ami madrilène, l'héritier du titre de comte serait Louis-Marie Archibald Dreyfus de Talleyrand-Périgord, domicilié à Paris. Or il n'est pas facile de se retrouver dans les méandres de la noblesse française . . . Et quand il faut y ajouter le labyrinthe de la « grandesse » d'Espagne . . .

Les grands d'Espagne ! Puisque l'« aventure » canadienne du comte de Premio-Real n'est pas pour aujourd'hui, je pourrais chercher à savoir si l'un de ceux-là n'a point eu à faire à Québec ou à Montréal, avant comme après 1760. Mais personne n'ignore qu'au lendemain du geste posé par le pape Alexandre VI, pour partager le Nouveau Monde entre Espagnols et Portugais, le Canada ne retint guère l'attention des Rois Catholiques. Et ce n'est pas Saint-Simon, dont je viens de relire les pages brillantes consacrées à son ambassade en Espagne, qui peut me servir de guide dans cette voie. Mais comme le petit duc m'amuse et me renseigne — même si je ne saurais lui faire entièrement confiance, lorsqu'il décrit Madrid, la Cour, les « grandesses », le peuple, surtout quand il explique la conduite qu'il s'est proposé « d'avoir en Espagne » ! Aussi bien, je n'hésite pas à lui emprunter, pour coiffer mon article, le sous-titre même d'un des chapitres de ses célèbres *Mémoires*. « Bagatelles d'Espagne », ai-je écrit. Toutefois, à l'exemple de Saint-Simon, j'invite le lecteur à ne pas croire que tout est « bagatelle » au pays du Cid et qu'il ne s'y est rien passé de sérieux depuis le jour où j'ai eu l'honneur de présenter, dans un décor de rêve, mes lettres de créance au Caudillo, lointain successeur *de facto* de Philippe V !

C'est le 23 septembre 1721, à Versailles, que l'ambassade de Saint-Simon fut « déclarée », sans faire grand bruit. Le duc avait supplié le Régent de la lui donner « sans appointements d'ambassadeur, mais avec de quoi en gros en faire la dépense. » Saint-Simon, nullement désireux de « prendre racine en Espagne », souhaitait en outre de n'être chargé d'aucune affaire, sauf de celle qui se rapportait à la signature du contrat de mariage entre Louis XV, alors âgé de onze ans, et l'Infante Ana-Victoria qui en avait à peine trois. Le contrat fut bel et bien signé, mais le mariage n'eut jamais lieu. Quant à Saint-Simon, il ne tenait à l'ambassade, a-t-il prétendu, que pour pouvoir faire plus facilement son second fils grand d'Espagne et obtenir la Toison d'Or pour l'aîné. C'est dans ce double espoir, exaucé peu après, qu'il se mit en route, au mois d'octobre 1721, par Orléans, Bordeaux et Bayonne, franchit la Bidassoa et gagna Madrid par lentes étapes, monté sur une mule « dont le pas est grand et doux », sous « un ciel pur et par une température charmante, avec des vues et des perspectives qui changeaient à tous moments ». En cours de route, il nota avec surprise combien les Espagnols étaient gais et de bonne

compagnie à table, combien, aussi, les dames demandaient à le voir, dont il avait toutes les peines du monde à se débarrasser. Autre sujet d'étonnement et d'émotion, comme cela arrive aujourd'hui encore : le faste, la pompe dont est entourée, dans la capitale, la réception d'un ambassadeur. Une nuance toutefois : le magnifique carrosse, escorté de valets de pied en perruque et livrée, était alors tiré par huit chevaux gris pommelés; il ne l'est plus que par six . . . En 1721, c'était aussi le privilège d'un nouvel ambassadeur, de demander au roi une fête de taureaux — « la chose du monde pour laquelle le peuple a le plus de passion » —. Et l'usage, en ce temps-là, commandait à « tout ce qu'il y a de gens considérables » de visiter les principaux ambassadeurs à leur arrivée . . .

Les historiens espagnols, tout en reconnaissant le talent d'écrivain du petit duc, lui ont reproché de soutenir que la plupart des « grands » étaient des bâtards. Ils ne lui ont pas non plus pardonné sa superbe, même s'ils ne paraissent point lui en vouloir de ses remarques sur les « moines si gros, si grands, si grossiers, si rogues . . . » Pourtant Saint-Simon s'était proposé de plaire non seulement à Leurs Majestés Catholiques, « mais à leur cour, mais en général aux Espagnols, et jusqu'aux peuples », d'éviter la plus légère affectation, « louant avec soin tout ce qui pouvait l'être, m'accommodant à leurs manières avec un air d'aisance, n'en blâmant aucune ». Aussi bien, suivant ses propres termes, ne leur ménagea-t-il point les « cajoleries que lui fournissaient les connaissances de leurs maisons, de ce qui s'y était passé de grand et d'illustre, de leurs emplois, de leurs parents, la valeur et la fidélité de la nation espagnole, enfin tout ce qui les pouvait flatter en général et en particulier ». Sous cet angle du moins, il est possible de croire Saint-Simon quand il affirme avoir été plus espagnol que les Espagnols eux-mêmes, allant jusqu'à s'accommoder de leur « manger »; ce qui pouvait passer pour de l'héroïsme il y a deux siècles, ce dont, en tout cas, les sujets de Philippe V lui tenaient compte, charmés, au surplus, de la « juste préférence » que le diplomate donnait à leurs fêtes.

Ce n'est pas le souvenir de l'éblouissant et vétilleux mémorialiste qui m'accompagnait, il y a un an, sur le chemin de la capitale, « princesse des Espagnes », mais bien celui d'un prélat qui fut archevêque de Montréal. Et je me revoyais, petit homme de dix ans, pendu en quelque sorte aux lèvres de l'oncle vénéré qui racontait les merveilles

dont il venait d'être le témoin au Congrès eucharistique international de Madrid. Ce 22e Congrès international, suivant celui de Montréal, avait eu lieu du 25 au 30 juin 1911. L'Espagne traversait alors une crise des plus graves, et, quoi que pût faire le jeune roi Alphonse XIII, son gouvernement prenait plaisir à persécuter les Ordres religieux. C'est peut-être pour ce motif que le Congrès fut plus national qu'international et que l'élément espagnol débordant mit partout son empreinte, comme le rapporte un chroniqueur. Les étrangers furent en quelque sorte noyés. Ils étaient pourtant venus nombreux, et, parmi eux, tout auréolé encore de l'éclat que lui avait valu « son » Congrès de 1910, l'archevêque de Montréal, dont le sourire, l'amabilité, l'éloquence firent vite la conquête des Madrilènes. Que l'on me croie ou non, j'en ai retrouvé l'écho ici même, après un demi-siècle.

Madrid, dont la population atteint aujourd'hui les deux millions, comptait alors quelque 500,000 âmes. Le Pape Pie X avait naturellement désigné un Légat, mais, contrairement à l'habitude, le Légat ne vint pas de Rome : ce fut un franciscain, le cardinal Gregorio-Maria Aguirre, patriarche des Indes Occidentales, primat des Espagnes et archevêque de Tolède. Quant à l'évêque de Madrid, il n'avait pas encore de cathédrale. L'église de *San Isidoro*, patron de la capitale, en tenait lieu provisoirement, avant de le devenir pour de bon. C'est dans la vaste église de *San Francisco el Grande*, dont Ribéra a peint la coupole et qui sert toujours de cadre aux plus grandioses manifestations religieuses, qu'eurent lieu les assemblées générales, en présence de la Reine-Mère ou des souverains régnants, de la noblesse et d'un immense concours de peuple. C'est là que, le soir du 26 juin, deuxième jour du Congrès, « Monseigneur Bruchési, archevêque de Montréal, monte en chaire et tient l'auditoire sous le charme de sa parole en décrivant les splendeurs du Congrès de Montréal ».

J'ai retrouvé le texte de ce discours, comme j'ai retrouvé la liste des convives invités à déjeuner par Alphonse XIII et des douzaines de documents photographiques, comme j'ai rencontré l'un des fils de cette « grande » d'Espagne dont le prélat fut l'hôte pendant les dix jours qu'il demeura à Madrid. Et voici en quels termes l'archevêque salua d'abord son auditoire. « Sur la noble terre d'Espagne, je viens, avec tous les catholiques mes frères, adorer et louer notre Jésus-Hostie, et continuer le *Te Deum* de l'action de grâces que je chante en mon cœur depuis dix mois. Il y a dix mois, en effet, à Montréal, se célé-

brait le XXI^e Congrès eucharistique international, et j'ai la douce illusion qu'il dure encore, tant l'impression qu'il nous a laissée est profonde, tant chacun des incidents qui l'ont marqué est resté gravé dans notre souvenir . . . » Et, tout fier d'évoquer l'« ovation de la terre canadienne » au Dieu de l'Eucharistie, l'orateur de rappeler les 35,000 enfants des écoles défilant sous les yeux du Légat, les milliers de jeunes gens « jurant de servir l'église », les foules frémissantes de Notre-Dame, les 300,000 personnes assistant à la messe solennelle en plein air au Parc Jeanne-Mance, l'interminable procession de 100,000 hommes se déroulant en présence d'un demi-million de spectateurs . . . Pour finir, cette imploration lancée à Jésus-Hostie, comme une *saeta* quand passe la Vierge des douleurs dans les rues de Séville ou de Cordoue : « Bénissez cette Espagne qui vous a tant aimé, qui a combattu et souffert pour votre gloire, qui vous a donné Ignace de Loyola et Thérèse d'Avila, tant de docteurs et tant de saints. Bénissez ses augustes souverains qui, avec leur peuple, s'inclinent devant votre Majesté cachée, et s'apprêtent à vous recevoir sous le toit de leur demeure royale, après votre passage triomphal à travers la cité ». Les journaux de Madrid, de Paris et de Montréal rapportèrent à l'envi que ces « dernières paroles furent couvertes d'acclamations par toute l'assistance ».

Alphonse XIII, alors âgé de vingt-cinq ans et roi depuis 1902, n'avait pas été présent à l'ouverture ni aux premières cérémonies du Congrès. La rumeur voulait que le Souverain fût parti pour Biarritz. On chuchotait aussi qu'un attentat pouvait se produire, en dépit de toutes les précautions prises. Et, pourtant, en deux occasions récentes, le jeune souverain avait donné la preuve éclatante de son courage et de sa présence d'esprit devant les bombes des anarchistes . . . Quoi qu'il en soit, dès le 28 juin, Alphonse XIII, accompagné de la reine, de la reine-mère et des infants, devint à son tour un congressiste attentif et recueilli, un hôte aimable et digne. C'est en présence de milliers de personnes qu'il fit, le 28, une admirable profession de foi, qu'il assista, le lendemain, à la messe pontificale chantée par le Légat et reçut dans son palais plus de cent convives à déjeuner, profitant de l'occasion pour adresser à l'archevêque de Montréal, assis non loin du roi, le plus délicat hommage. Le jour de la procession solennelle de clôture, lorsque 50,000 hommes eurent traversé le vieux Madrid tout fleuri et pavoisé, Alphonse XIII, entouré de sa famille,

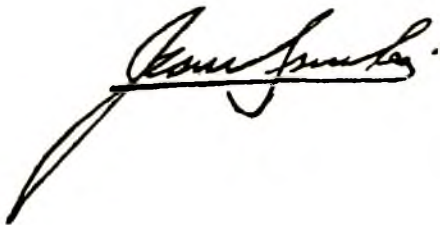
accueillit, cierge en main, le Très Saint-Sacrement dans la cour du *Palacio de Oriente* et L'accompagna jusqu'à la chapelle royale. On comprend que le public madrilène et la presse aient fait un sort à la réflexion inspirée au prélat canadien par le geste du souverain : « A Montréal, après la grande fête, le Très-Saint-Sacrement a été porté à l'Hôtel-Dieu, maison des pauvres. Ici Il est porté au palais du roi ».

« Bagatelles ! Bagatelles ! » diront sans doute nos pourchasseurs de mythes, jeunes et moins jeunes dont on se demande quels furent les étranges maîtres. Je reconnais que ceux de ma génération vivent dans un temps bien différent de celui qu'imaginait leur jeunesse. Il se peut que le combat, mené par eux et quelques-uns de leurs aînés pour transmettre leur message à une jeunesse ignorante, comme l'écrivit Joseph Hours à propos de Maritain et de Massis, ne comporte pas de grands espoirs . . . Qu'à cela ne tienne !

*Sont morts les bâtisseurs;
Mais le temple est bâti !
Sont morts les beaux diseurs;
Mais le poème est dit !*

(Mistral)

Méconnaissance systématique ou mépris volontaire du passé n'ont jamais valu rien de bon ni de durable pour l'avenir d'une nation.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Joseph Hours', with a long, sweeping underline that extends to the left.

Madrid, 10 de Julio de 1960.